CONVENTION NATIONALE.

ADRESSE

DES CITOYENS DE LA LOIRE-INFÉRIEURE ;

A LA CONVENTION NATIONALE,

Imprimée par ordre de la Convention nationale & envoyée aux 84 *Départemens.*

CITOYENS REPRÉSENTANS,

Nous venons vous dire la vérité, toute la vérité ; mais faites plus que de l'entendre, sachez en profiter.

Vos débats, vos divisions ont retenti dans tous les points de la France : nous ne vous le dissimulerons pas ; ils nous ont affligés, & le peuple quelquefois a méconnu son choix.

Il vous avoit envoyés ; pourquoi ? Pour lui donner

des lois ; vous ne ſavez pas vous en impoſer à vous-mêmes : pour faire reſpecter ſon nom & ſa puiſſance ; vous n'avez pas encore appris à vous reſpecter : enfin pour ſonder & aſſurer ſa liberté ; & vous n'avez pas ſu maintenir la vôtre...

Légiſlateurs, ce langage vous paroîtra hardi ; c'eſt notre deſſein, & nous voulons qu'il vous étonne..... Qu'il vous étonne, & vous force à ſauver la République.

Le vaiſſeau eſt en danger ; le gouvernail eſt dans vos mains, & vous croyez que nous devons nous taire !..... Effacez donc de nos cœurs le ſaint amour de la patrie, de nos fronts le ſceau de la liberté.

Hommes du 21 Septembre, dignes, par cette ſeule journée, de la reconnoiſſance des hommes, qu'eſt devenue la République que vous avez proclamée ? Eſt-il donc dans nos deſtinées que vous aurez voulu faire le bonheur de vingt-cinq millions d'individus, & que vous ne l'aurez pu ? Eſt il décidé que la vertu, le courage & vos ſublimes élans vers la hauteur de vos fonctions auront été un vain ſpectacle aux yeux de l'Europe qui vous contemple ? Nous ne le ſouffrirons pas. Le dernier de nous périra : oui, périſſe le dernier des Français, plutôt que l'immortel ouvrage que vous avez commencé. Marchez donc, avancez d'un pas hardi dans la carriere ſi heureuſement ouverte devant vous. Qui peut déſormais vous arrêter ? La tête d'un roi coupable ? Qu'elle tombe ſous le glaive de la loi. Les factions ? Ecraſez les factieux. Où ſont-ils vos ennemis ?..... Nos armées ont chaſſé & fait pâlir tous les tyrans. Où ſont ils vos ennemis ? Autour de vous, dans votre ſein même ! Eh bien, oſez guérir le corps politique........... Vous nous avez entendus ;..... c'eſt aſſez.

Citoyens Repréſentans, il en eſt tems encore ; notre reſpect, notre confiance vous environnent. Toujours auguſtes, toujours ſacrés à nos yeux, la force du peuple & ſa volonté ſont votre rempart ; parlez,

s'il le faut, & bientôt nos corps vous en formeront un autre.

Au nom de la patrie, sauvez la patrie; au nom de la patrie, soyez enfin libres, dignes d'elle & de vous-mêmes.

Quoi! des cris, des menaces vous épouvantent!... Trembleriez-vous devant des tribunes?... C'est à elles à trembler. Qu'elles nous écoutent, qu'elles frémissent; mais qu'elles soient en silence.

Que sont donc, au poids de tout un peuple, ces tribunes audacieuses qui veulent nous faire la loi? Qui leur a délégué la puissance de l'opinion publique, pour oser approuver ou rejetter ce que vous faites? Le sceau de la monarchie a été brisé; est-ce dans leurs mains que les débris en ont été remis, pour en recomposer un autre?... La sanction de vos décrets est-elle devenue l'héritage d'une poignée de spectateurs admis à vos séances.

Qu'ils sachent que le lieu où vous délibérez, est le Temple de la Liberté; que la majesté du souverain est le Dieu qui y préside; que vous, ses pontifes & ses organes, vous êtes un objet sacré pour les humains. On ne doit pas vous encenser, mais on vous doit le respect; on ne doit pas vous applaudir parce que vous faites votre devoir; mais quel est votre censeur? La Nation votre juge? La Nation, la Nation entiere, la Nation seule... Un cri, une menace, un seul geste de ces tribunes, sont à nos yeux un crime de lèze nation, un attentat à la souveraineté. Nous le répétons encore, afin qu'on l'entende: là, est le salut public; là, sont tous nos droits, où sera votre indépendance, & l'inviolabilité de nos mandataires.

Et vous, Parisiens, hommes du 14 Juillet, où êtes-vous? On outrage à vos yeux, on se sert de votre nom pour outrager la dignité du peuple; la liberté est en danger, & vous ne vous êtes pas levés!... Croyez-vous votre gloire à son comble parce que les bastilles sont renversées, le despote terrassé, les tyrans

chaffés ?... Vous avez beaucoup fait, fans doute ; mais vous n'avez rien fait, fi vous n'achevez votre ouvrage. La baftille eft détruite, & le temple des lois eft menacé ! Le defpotifme eft mort, & l'anarchie furvit ! Les tyrans font chaffés, & les factieux vous dominent !..... Hommes du 10 août, où êtes vous !.....

Souffre donc notre reproche, & reconnois-y, avec la fierté de nos ames, la fenfibilité de nos cœurs, ville fuperbe & fortunée ! c'eft une tache que nous voulons épargner à ta mémoire, qui vivra dans les fiecles ;... fors de cette ftupeur mortelle, & deviens grande enfin, comme ton enceinte furpaffe en grandeur les autres villes ; tu ne feras pas une autre Rome, mais tu feras plus que Rome ; tu ne voudras pas dominer fur des efclaves ; tu voudras vaincre en vertu des hommes libres & tes égaux. Mais choifis bien le fentier de la gloire : tu poffédes les monumens des arts, les merveilles du monde ; mais ce n'eft pas ce que tu as de plus précieux : tu poffédes la repréfentation nationale ;... veille à ce dépôt facré ; veille à fon inviolabilité : il eft à toi ; il eft à nous ; tu en réponds à la patrie...

Mais toi même, es tu sûre ? as-tu la force de le conferver ? Non. Eh bien ! nos citoyens volent à ton fecours ; reçois dans ton fein des amis, des freres..... Eh ! peux-tu trouver une injure dans cet empreffement !... Songe donc au bien qu'on veut nous ravir, en le raviffant à toi-même, & vois s'il eft encore des facrifices que l'on doive calculer.

Oui, Citoyens Repréfentans, telle a été notre douleur, & telle eft notre conviction ; nous avons vu vos mains enchaînées, vos opinions étouffées, la vérité captive dans votre fein ; nous avons entendu vos vœux, compté vos foupirs vers cette liberté que vous devez donner à la France & que vous n'avez pas... Nous avons dévoré vos outrages ; nous fommes abreuvés de vos amertumes ; nous nous fommes levés ;... nous voilà ;... nos Citoyens font prêts : nous connoif-

ſons vos dangers... Nous n'avons plus qu'un mot à vous dire ; mais il eſt terrible : vous aurez la liberté ou ils auront la mort.

Beaufranchet ; L. Céſar Maupaltant ; Godebert ; Bae ; Bougon ; J. A. Francheteou ; G. P. Bellot Graſſet ; J. T. Reuveux ; Peccot ; Lotourneur ; Journel ; Julien Grandin ; J. M. Dorvo ; P. F. Huart ; Benjamin Lejeun ; Painparat ; N. Gaborts ; J. Lecadre, officier municipal ; A. Peccot, fils ; Douillard ; Ceaon ; G. Jourdun ; Bariés ; Fourmy, pere ; Lepelletier ; Cham ; F. Prevot ; Quentin ; J. C. Mailliet ; Daveneau, A. Crucy ; Bellefontaine ; Dinnont, jeune ; Martin ; Donnet ; Paſſié ; Inyques ; Goullin ; Billard ; Magaut ; Guillou ; J. Barre ; Panelez ; Rouſſeaux ; Giraud, accuſateur-public ; Dehergers ; Houger ; Gainché ; J. B. Vendamme ; Lemènihu ; Jourlay ; Bruneau ; C. Laſalle ; G. Bavier ; F. Cathelineaud ; Iveraault ; Angevin ; P. Clavier ; Maurel ; Noüet ; L. Morel ; Bachelier ; Riverin ; Foncaut ; P. J. M. Sotin ; Lambert ; Haumont ; Rory ; Lacoſel ; Maillazal ; P. Grelier.

Adreſſe du conſeil-général de la commune de Nantes, département de la Loire-Inférieure, aux 48 ſections de Paris.

Nantes, le 2 Janvier 1793, l'an 2me. de la République.

Citoyens habitans de Paris, répondez aux graves ſollicitudes de vos freres des départemens, ou recevez leurs juſtes reproches.

Dites-nous si vous êtes encore dignes de la liberté que tous ensemble nous avons conquise, ou si vous n'êtes que de perpétuels révolutionnaires.

Dites-nous si vous ne nous avez aidés à briser le sceptre de la royauté, que pour vous asseoir sur son trône.

Dites-nous si vous êtes las de poursuivre les despotes, ou si vous êtes trop foibles pour les combattre encore.

Dites-nous pourquoi vous nous laissez outrager tous les jours dans la personne de nos Représentans.

Dites-nous enfin, si la France, libre par-tout ailleurs, doit être esclave à Paris.

Si des séditieux habitent parmi vous, il faut les étonner par votre contenance; si leur nombre vous effraie, appellez-nous & nous les punirons: car nous savons, nous, contenir les séditieux & réprimer leur audace. Eh! d'où nous vient notre force? C'est de notre union intime, de notre obéissance à la loi, de notre respect pour la souveraineté nationale & pour les Représentans, & d'un parfait amour de l'égalité des droits, qui bannit de nos ames toute ambition dominatrice.

Freres de Paris, si vous ne faites rendre à la Représentation nationale tout le respect qui lui est dû, & que nous exigeons, vous êtes foibles; si vous êtes foibles, appellez-nous; si vous vous taisez, nous partons; car nous aimons notre patrie, & nous la soutiendrons envers & contre tous.

Quand les despotes d'outre Rhin poserent le pied sur nos frontieres, & semblerent menacer cette ville, qu'ils croyoient encore la capitale de l'Empire, vous nous dites, venez à nous;... nous marchâmes:... nous ne les craignons plus, & sous quelque forme qu'ils paroissent, nous jurons de les abattre.

Parisiens, nos freres, nous voulons tous être libres: eh bien! soyons donc tous courageux & unis. Ne vous étonnez pas des cris de la cabale; elle se taira quand vous serez en sentinelle.

Citoyens de Paris, nous vous jurons fraternité jusqu'à la mort... mais nous avons juré de mourir pour notre patrie.

Le conseil-général de la commune de Nantes, assemblé ce jour premier Janvier 1793, l'an deuxieme de la République françaife, a arrêté que cette adresse seroit inscrite sur ses regiftres, qu'elle seroit imprimée au nombre de mille exemplaires, & envoyée aux quatre-vingt-quatre départemens, & aux quarante-huit sections & à la municipalité de Paris.

Le regiftre est figné, BACO, maire ; J. M. DORVO, procureur de la commune ; & MENARD, fecrétaire-greffier.

Pour expédition, M. L. MENARD, fecrétaire-greffier.

A MARSEILLE, chez P. A. FAVET, Imprimeur de la Nation & du Département, rue du Pavillon.